

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

LA FEMME DU DEUXIÈME ÉTAGE

JURICA PAVIČIĆ

LA FEMME DU DEUXIÈME ÉTAGE

Traduit du croate par
Olivier Lannuzel



VOIR DE PRÈS

La publication de ce livre a reçu le soutien financier du Ministère de la Culture et des Médias de la République de Croatie.



Republika
Hrvatska
Ministarstvo
kulture
*Republic
of Croatia
Ministry
of Culture*

Ouvrage publié sous le titre originel de
Žena s drugog kata

© 2015, Jurica Pavičić i Profil Knjiga.

© 2022, Agullo Éditions

pour la traduction française.

© 2023, Voir de Près

pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-574-6

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

« Jednom, mnogo kasnije, Suzana će joj reći: sve bi bilo drukčije da tog dana nismo otišle tamo. »

« Un jour, bien plus tard, Suzana lui a dit : tout aurait été différent si on n'était pas allées là-bas. »

Première partie

1.

Un jour, bien plus tard, Suzana lui a dit : tout aurait été différent si on n'était pas allées là-bas. Si on n'était pas allées à l'anniversaire de Zorana, tout aurait été différent, ta vie, et peut-être la mienne aussi.

Suzana lui a dit cela un samedi où elle lui a rendu visite. C'était au printemps et l'on entendait bruissier le feuillage des peupliers blancs ou d'Italie au-dehors, quelque part du côté de la voie ferrée. Suzana était assise de profil à la fenêtre, une lumière chaude passait à travers le grillage et l'illuminait. Elle regardait les branches des arbres, et elle a dit cela comme ça soudain, comme si

elle énonçait une remarque innocente, évidente. Bruna ne lui a pas répondu.

Cet après-midi, après le départ de Suzana, Bruna s'est attelée au travail en cuisine. Elle a mis à tremper des pommes de terre épluchées dans un seau d'eau, puis les a coupées en bâtons pour la friture. Pendant que le couteau dans sa main s'appliquait à ces tâches monotones, elle pensait à ce que son amie lui avait dit.

Suzana avait raison, évidemment. Mais, comme il arrive souvent quand quelqu'un a raison, ni elle ni Bruna ne pouvaient rien faire de ce constat.

C'est vrai. Tout aurait été différent si elles n'étaient pas allées ce jour-là à l'anniversaire de Zorana. Si Suzana ce jour-là n'avait pas téléphoné pour lui proposer de l'accompagner, elle n'aurait jamais connu Frane. Si, comme

elle l'avait prévu, elle était restée à la maison emmitouflée dans les couvertures, jamais de toute sa vie elle n'aurait rencontré Anka Šarić. Elle aurait avalé une aspirine et regardé *Spiderman* à la télévision, et Mme Šarić et elle n'auraient été que deux individus parmi la centaine de milliers d'habitants vivant dans la même ville, chacun dans son rayon de ruche. Si elles s'étaient croisées, ça n'aurait été qu'incidemment, par hasard, dans un bus ou dans une queue à la caisse. Le regard de Bruna n'aurait noté qu'en passant ses hanches larges, ses cheveux courts et son visage anguleux. Ce visage se serait fondu dans le nerf optique, il se serait perdu dans un segment du cerveau, dans la banque de données infinies des visages sans importance qu'on voit et qu'on oublie aussitôt. Anka et elle se seraient côtoyées

sans y prêter attention et auraient disparu dans l'anonymat.

Mais ça n'a pas été ainsi. Car ce jour de janvier 2006 Suzana l'a appelée et lui a proposé d'aller à un anniversaire. Bruna ne s'est pas glissée dans des frusques et n'a pas regardé *Spiderman*. Elle a avalé un antipyrétique, enfilé un col roulé et est sortie. Elle est allée à la fête de Zorana.

Et c'est pour cette raison qu'elle est là maintenant. Assise dans un coin d'une cuisine où elle pèle des pommes de terre pour les frites de ce soir. À la maison centrale de Požega, depuis onze ans déjà.

2.

Cela fait onze ans que Bruna est à Požega. Elle y purge une peine de prison

ferme au titre de l'article 91, chapitre 10, du Code pénal de la République de Croatie, pour meurtre aggravé. Depuis maintenant quatre mille jours, le monde minuscule de Bruna se résume à des couloirs de béton, une cellule, un réfectoire et des espaces de stockage à l'entrée de la petite ville de Slavonie. Bruna tourne de jour en jour dans ce microcosme comme un hamster dans une roue. Et elle tournera encore ainsi pendant cinq semaines. Dans un mois et cinq jours, elle bénéficiera d'une libération conditionnelle au titre de l'article 59 du Code pénal.

Quand elle est entrée dans ce complexe, Bruna avait vingt-six ans. Quand elle en sortira, elle en aura trente-huit. L'âge où débute la crise du milieu de la vie, où les hommes s'achètent des coupés rouges et les femmes se ruent

sur le yoga et le pilates. L'âge où les hommes commencent à tromper leur femme, et où les femmes se demandent si elles n'ont pas commis une erreur quand elles ont lié leur destin à cet âne égoïste et bedonnant avachi sur le canapé. Quand elle sortira d'ici, Bruna n'aura pas à subir ces désagréments. Elle a été mariée une fois, mais elle ne l'est plus. Elle ne l'est plus et croit profondément qu'elle ne le sera plus jamais.

Bruna travaille à la prison comme cuisinière. Ce qui signifie qu'elle se lève tôt le matin, bien avant les autres. Elle se réveille aux alentours de quatre heures et demie, quand il fait encore nuit sur la plaine de Pannonie. Elle ouvre les yeux, et la première chose qu'elle voit, c'est la planche jaunâtre du lit au-dessus d'elle, sur laquelle sont griffonnés des dessins

lascifs, des noms anciens et des sentences crues, le flux de conscience au long cours d'anciennes détenues.

Bruna se lève. Elle se lave à l'eau froide et noue ses cheveux avec un élastique. Elle se regarde dans le miroir. Ce qu'elle voit ne l'emballe pas beaucoup. Dans le miroir lézardé de la salle de bains de la prison, elle voit un visage émacié, allongé, des cheveux maigres cendrés, une rangée de dents qui auraient besoin d'un blanchissement et des joues malades. Loin derrière, Bruna distingue une autre elle-même, qui a été belle autrefois. Elle voit toujours de grands yeux gris d'acier. Elle voit un visage régulier, symétrique, et des joues qui avaient de la couleur alors. Elle voit une brunette châtain aux cheveux longs qui savait qu'il y aurait des hommes pour se retourner sur son passage quand elle

entrerait dans un café. Aujourd'hui personne ne se retournerait. Car la vie sous les néons a tué son teint, la nourriture uniforme a clairsemé ses cheveux. Chez le dentiste on ne traite que les caries, et sous cette lumière forte, laiteuse, sa peau paraît parcourue de pores et de sillons. C'est dommage, pense-t-elle quelquefois. C'est dommage, mais c'est comme ça.

Après s'être lavée jusqu'à la ceinture, Bruna quitte l'aile du bâtiment. Accompagnée par une surveillante, elle suit un long couloir éclairé au néon, jusqu'à la cuisine. Elle ouvre la porte, une odeur de produits ménagers et un léger relent de la friture de la veille viennent l'accueillir. Elle allume la lumière. Face à elle, sous l'éclairage éblouissant, son espace de travail : la cuisine de la prison.

Elles sont trois en cuisine. L'une

s'appelle Mejra, une Rom de la frontière hongroise, qui a poignardé son beau-père, à raison selon Bruna. Elle est arrivée à la prison avant Bruna et elle y restera encore un moment quand Bruna sera partie. L'autre s'appelle Vlatka, une Zagréboise, la cinquantaine avancée, à l'allure cruelle et légèrement aristocratique. Vlatka a été condamnée pour de multiples escroqueries dans des affaires immobilières. Elle est arrivée la dernière, il y a deux ans. Vlatka est la plus vieille en âge, mais à l'échelle du temps de la prison elle est la plus jeune.

Bruna est la troisième des cuisinières. Elles ont devant elles un jour neuf et trois nouveaux repas à préparer pour les résidentes affamées de la maison centrale pour femmes.

Pour commencer, Bruna allume un des feux de la gazinière. Elle met de